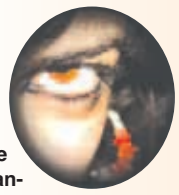
AD GLADIUM

La résistance par «#» interposés !



Par Sarah Haidar

Nigeria, Mali, Kenya, Tunisie… La géographie africaine n'a jamais été autant ensanglantée si ce n'est par la tradition des coups d'Etat et des guerres civiles. Mais au-delà des massacres perpétrés au nom d'une religion que personne n'ose encore pointer du doigt, sauf bien sûr, et de manière grossière, les piètres islamophobes occidentaux, ce sont les guerres que se livrent à eux-mêmes et entre eux les «solidaires» du monde !

Il paraît que poster sur internet le nom de la victime avec une bougie, ou bien le fameux slogan niais mis à la mode par l'attentat contre *Charlie Hebdo* : «Je suis…», est devenu un devoir sacré, une espèce de sacerdoce universel qui prouve l'humanité et l'humanisme de la personne, un superpouvoir qui soulagera la souffrance des survivants et aidera le pays en question à se relever. Si cette pratique permet aux graphistes oisifs de se défouler sur leur écran, elle aide aussi des millions d'individus à se sentir investis d'une mission : celle d'atténuer la laideur du monde avec un clic ! Or, il nous a été donné à voir que cette solidarité électronique suscite, elle aussi, des guerres ! On a du mal, en effet, à se retrouver entre ceux qui sont successivement Palestiniens, Charlie, Maliens, Tunisiens, Kényans, Nigérians, etc., ceux qui ont choisi un truc plus simple : être analyste géopolitique, ou encore ceux qui tirent à boulets rouges sur ceux qui sont Charlie car il faut d'abord être Libyen, etc. La toile d'araignée grouille donc de petites bestioles se débattant pour la survie de leur conscience sous le regard amusé de ceux qui appuient, non pas sur le bouton «partager», mais sur des gâchettes et des lanceurs de drones.

Le dernier massacre, survenu dans une université kenyane, qui a fait 148 morts a soulevé un tollé, non pas parce que les shebab somaliens ont tellement «génocidé» leur propre pays qu'ils se rabattent à présent sur les voisins, mais parce que le monde, médias et internet confondus, ne s'en émeut pas autant que pour *Charlie* ou la Tunisie. Cela donne naissance à une hystérie loufoque où chacun y va de son quart d'heure d'indignation contre la tristesse sélective et la solidarité à la carte… Larmichettes en émoticône ou colère en autocollant, l'humanité fait aujourd'hui dans la résistance de Geek : «T'as tué une centaine de personnes innocentes ? Tiens, un clic dans ta gueule ! T'as envahi un pays stable pour piller ses richesses ? Je riposte par un lien d'un journal lucide ! T'as provoqué des guerres partout pour refaire la carte du monde ? Je te clashe avec une analyse pointue prouvant que Daech est truffé d'agents de la CIA…»

Pendant ce temps-là, le sang coule comme un fil conducteur entre ces impostures humanistes qui l'empêchent de coaguler et qui s'accaparent les corps des victimes comme trophées photographiques d'une conscience lobotomisée. On en vient à se réjouir que la décennie noire en Algérie ait précédé la technologie socialisante car il n'y aurait eu certainement aucune marche contre l'obscurantisme, ni aucun GLD, mais seulement des clics et des «Hashtags» solidaires ou, pourquoi pas, une guéguerre entre les «émus» de Bentalha et ceux de Raïs !

S. H.

djoum@hotmail.com

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

LE MARÉCHAL ET MOI EN COMPÉTITION À SIDI-BEL-ABBÈS

La maestria de deux comédiens oranais

La coopérative Atelier El Bahia du théâtre et des arts venue d'Oran est entrée en compétition avec la pièce* Le maréchal et moi *écrite par Ahmed Kares et mise en scène par Saïd Bouabdallah.

Décidément, cette 9e édition du Festival local du théâtre professionnel de Sidi-Bel-Abbès sera celle des comédiens. Contrastant avec la rareté des propositions formelles, les acteurs se distinguent et deviennent l'atout majeur d'une pièce. C'était le cas avec Boutchiche Bouhjar et Fouad Bendoubaba qui ont respectivement interprété un maréchal et un soldat en «mission» dans une forêt. Ce huis clos psychologique ne livrera pas ses secrets de sitôt car la pièce est construite essentiellement sur les nuances et les reliefs de ces deux rôles de composition brillamment incarnés par les deux artistes. Dans un décor malheureusement trop explicite qui reconstitue un campement de fortune, les comédiens se livrent à des dialogues et des monologues qui, eux, sont tout en allusions et en métaphores. Mais la première qualité de ce texte reste indéniablement son humour intelligent, caustique, parfois même noir : certaines répliques sont aussi fulgurantes que politiquement incorrectes et ajoutent au charme trouble de ces deux personnages. C'est donc l'histoire d'un maréchal qui entraîne avec lui le soldat «Alfonso» dans une fuite éperdue en lui faisant croire qu'ils sont en mission contre un ennemi extérieur.

Photos : DR

D'abord méprisant et esclavagiste, le haut gradé s'attendrit avec le temps et noue des liens quasiment amicaux avec son sous-fifre. Les situations dramatiques évoluent subtilement, entre cette fameuse nuit d'ivresse où l'on chante, danse et raconte sa vie et les moments de tension où la véritable raison de cette cavalcade se révèle peu à peu.

En fait, le maréchal tente tout simplement de fuir le pays après avoir été accusé de torture et de détournement de deniers publics. Loin d'être l'archétype du méchant souvent dépeint dans ce genre de théâtre politique, Boutchiche Bouhjar donne chair à un personnage complexe, tantôt sensible, tantôt impitoyable, semblable à un Néron libéré de sa caricature. Face à lui, Fouad Bendoubaba incarne avec brio le soldat soumis, rompu au patriotisme candide, qui se révolte peu à peu et prend conscience de l'injustice insidieuse du système dont il est le serviteur.

La maîtrise remarquable du rythme du récit et la maestria avec laquelle ils évoluent dans leurs personnages permettent aux deux comédiens d'occuper intégralement l'espace scénique et de s'accaparer le regard et l'attention du spectateur qui rit de bon cœur, s'émeut et se laisse aisément entraîner dans ce psychodrame palpitant. On regrettera toutefois le maladroit travestissement du personnage du soldat par le prénom «Alfonso» qui laisse penser à une adaptation d'un texte étranger alors que ce n'est pas le cas, ou bien à une légère autocensure destinée à masquer le lien avec la situation politique en Algérie. Il y a également cette «fausse fin» où le soldat, apprenant la supercherie, ligote son supérieur et l'abandonne dans la forêt ; une scène qui aurait pu clore en beauté la pièce mais à laquelle l'auteur a préféré une issue sans ambiguïté et assez mélodramatique.

Sarah Haidar

MUSIQUE

Cheikh El Hasnaoui, de la maison blanche à l'océan bleu

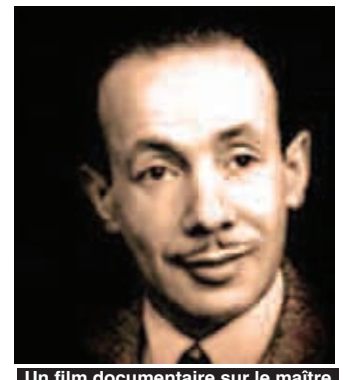
Cheikh El Hasnaoui, de son vrai Mohamed Khelouat, est né il y a cent cinq ans, le 23 juillet 1910, à Taâzibt, chez les Ihasnaouène, à quelques kilomètres de Tizi Ouzou. Son père, connu sous le nom de Si Amar ou Mouh, un pêcheur des côtes algéroises de trente-cinq ans, venait à peine de se poser dans ce hameau avec son épouse et mère du cheikh, la dénommée Saâdia Lazib bent Ahmed, une fille d'Alger originaire de Biskra. Quatre ans après la naissance d'El Hasnaoui, le père s'engage dans l'armée française et part faire la guerre en Europe. Il ne reverra pas sa femme qui sera emportée par la maladie en 1916 alors qu'il se trouvait encore dans les tranchées du front de l'est de la France. Orphelin à six ans, totalement désemparé, El Hasnaoui embarque pour son premier exil. Il part à Alger chercher du réconfort chez les Qzadri, une autre branche de sa famille.

Il erre à La Casbah et vit d'expédients jusqu'au retour de son père, démobilisé, rentré blessé de la grande guerre. Dès lors, il reprend la route du village. Selon la volonté du père, il intègre successivement les zaouias de Bouassem puis celle d'Akal Averkane avant de les quitter six ans plus tard, vers l'âge de douze ans, après avoir expliqué à son maître qu'il avait l'âme d'un troubadour et qu'il avait envie de vivre pleinement sa vie d'artiste.

Le voici, encore une fois, à La Casbah. On est au début des années vingt. Le chaâbi, chant populaire algérois naissant, occupe déjà tout l'espace musical dans la vieille cité et El Hasnaoui, qui s'était découvert une vocation pour le chant alors qu'il se trouvait encore à Taâzibt, plonge dedans corps et âme. Dès qu'il quittait les gargotes où il faisait le commis pour survivre, il allait se frotter aux grands maîtres du chaâbi qui écumaient les cafés de la Basse Casbah ou de Bab Jdid. Il consolide son apprentissage de l'art musical et fait montre d'un réel talent.

Déterminé à s'accomplir en tant que chanteur et musicien, écœuré, par ailleurs, par la misère qui sévit dans les quartiers musulmans de la grande ville, le cheikh en gestation décide de faire le grand écart. Il traverse la Méditerranée après avoir fait un dernier crochet par son village natal, en 1938. A Paris, les premières années, il se donne à corps perdu au chant et à la création. Après avoir édité quelques vinyls à compte d'auteur, il est remarqué par Mohamed Iguerbouchène et Mohamed El Kamal, alors responsables à Radio Paris. Pendant deux décennies, il s'adonne à son art, il chante dans tout ce que compte Paris comme cafés et cabarets orientaux. Il enregistre quelque soixante-dix titres, déposés à la Sacem. Après un passage par le service du travail obligatoire, sous l'occupation allemande, il reprend son activité d'artiste à la libération avant d'y mettre fin durant la guerre d'Algérie. Pendant toute cette période, il se serait interdit de chanter et aurait vécu semi-reclus dans sa maison d'Antony, dans les Hauts-de-Seine, qu'il venait de construire de ses propres mains.

A la fin des années soixante, Cheikh El Hasnaoui met fin à sa carrière. Il déménage à Nice en 1985, avec son épouse Denise Marguerite Denis qu'il a épousée en juillet 1948. Une quinzaine d'années plus tard, ses vieux démons le reprennent, il veut encore partir. Loin cette fois. Il tente la Martinique, en 1985. Peu séduit, il rentre à Nice six mois plus tard avant de se résoudre à transformer l'essai en 1989 en s'exilant définitivement à Saint Pierre de la Réunion, dans l'océan indien. Il y vivra une retraite paisible avant de s'éteindre le 6 juillet 2002 sans jamais avoir revu Taâzibt, son village natal, ni Alger ou Paris, ses villes d'adoption. Seuls trois compatriotes métropolitains ont eu la chance de le rencontrer aux antipodes, quelque temps avant sa mort : deux chanteurs, Abdelli et Beihdja Rahal, et un ethno-musicologue, auteur de sa biographie, Mehenna Mahfoufi. Un square porte son nom à Saint Pierre de la Réunion où il est enterré aux côtés de sa fidèle épouse, Denise qui a fini par le rejoindre.



Un film documentaire sur le maître de la chanson algérienne, mort en exil, cheikh El Hasnaoui vient de voir le jour. Il a été réalisé par Abderrazak Larbi Chérif en collaboration avec le journaliste Meziane Ourad. L'avant-première de ce travail qui voyage au cœur de l'univers de ce chantre du chaâbi disparu à l'âge de 92 ans, enterré à Saint-Pierre de la Réunion, dans l'océan Indien, sera donnée vendredi 10 avril à 20h au Centre culturel algérien, 171 rue, de la Croix-Nivert (Paris 15e).

Meziane Ourad

Actucult

CENTRE COMMERCIAL ET DE LOISIRS DE BAB-EZZOUAR (ALGER)
Mois du livre (avril) : Rencontres littéraires.
Vendredi 9 et samedi 10 avril : Auteure : Ourada Akif. Ouvrages : *Le combat d'une femme, La violence au sein du couple et à l'école.*
Vendredi 17 et samedi 18 avril : Auteure : Chérifa Belabbas-Nabi Bencharif . Ouvrage : *Kdidèche et autre contes*. Auteur : Youcef Merahi ouvrages : *Tahar Djaout, Premiers pas journalistiques* ; *Et l'ombre assassine la lumière* ; *Oran échelle 31.*

Vendredi 17 et samedi 18 avril 2015 : Auteur : Tarik Djerroud. Ouvrages : *Un cœur à prendre ; Le sang de mars ; Hold-Up à La Casbah.*
Auteure : Yamina Zoubida Tazerout Ouvrage : *Gouttes de rosée.*
Chaque vendredi et samedi du mois d'avril : Animation pour les enfants en partenariat avec le site internet Quizzito (www.quizzito.com). Ce site innovant a pour objectif d'encourager les enfants à la lecture grâce à des quizz en ligne. Ce nouvel outil pédagogique offre de nombreuses possibilités. Horaires : vendredi de 15h à 19h, samedi de 11h à 18h.

INSTITUT CULTUREL ITALIEN D'ALGER (4, bis rue Yahia-Mazouni, El-Biar, Alger)
Jusqu'au 25 avril : Exposition de costumes italiens du XVe au XIXe siècles, par l'atelier Il Costumes de Rome.

MAISON DE LA CULTURE MOULOUD-MAMMERI DE TIZI-OUZOU
Mercredi 8 avril 2015 : Présélection pour la 8e édition du Concours national de la chanson amazighe en hommage à Meksa Abdelkader, organisée par l'association culturelle Tarwa n Gaya de Tizi-Ouzou.
Mercredi 8 avril à partir de 14h : Gala de solidarité, organisé par le Syndicat national des corps communs et des ouvriers professionnels de l'éducation nationale.
Du 8 au 13 avril : Expositions des différents ateliers pédagogiques de la Maison de la culture Mouloud-Mammeri de Tizi-ouzou (dessin enfants, dessin peinture adulte, dessin aquarelle, décoration florale, peinture sur soie, travaux manuels, macramé et modelage).
Jeudi 9 avril : Célébration du 10e anniversaire de la rencontre «Parole aux artistes» avec les invités : Hacène Ahres, Boudjemaâ Agraw, Medjehed Hamid et Amour Abdenour, animée par Slimane Belharat.
Vendredi 10 avril : Journée culturelle panafricaine, édition 2015, organisée par la Communauté des étudiants étrangers de la wilaya de Tizi-Ouzou (CEETO)
Samedi 11 avril à partir de 13h30 : salle de spectacle : Gala de solidarité au profit d'une malade, Mme Meftah Farida, organisé par l'Association pour l'insertion et communication des handicapés moteurs de la wilaya de Tizi-Ouzou.
Petit Théâtre
A 9h00 : Séminaire pour la présentation des offres d'une société de marketing et de vente sur le net, organisé par Opescom Algérie.

ESPACE ESPAGNE DE L'INSTITUT CERVANTÈS D'ALGER (RUE KHELIFA-BOUKHALFA, ALGER-CENTRE)
Samedi 11 avril à 10h30 : Conférence «Alger à l'époque de Miguel Cevantes. 1575-1580», animée par l'historien et archéologue Aderrahmane Khelifa. Accès libre.

AÏDA GALLERY (VILLA 132, HAÏ EL-BINA, DÉLY-IBRAHIM, ALGER)
Du 11 au 25 avril : Exposition de peinture de l'artiste Youcef Hafid. Vernissage le 11 avril à 16h. Galerie ouverte tous les jours, sauf les jours fériés, de 14h à 18h30.

BIBLIOTHÈQUE MULTIMEDIA MENTOURI (5. RUE BACHIR-MENTOURI, ALGER-CENTRE)
Jusqu'au 9 avril : Exposition d'artisanat.

CENTRE CULTUREL MUSTAPHA- KATEB (5, RUE DIDOUCHE- MOURAD, ALGER-CENTRE)
Jusqu'au 14 avril : Exposition d'arts plastiques par l'artiste Bedri Mohamed Zaghloul.

VILLA ABDELTIF (EL-HAMMA, ALGER)
Jusqu'au 18 avril : Exposition de peinture «Offrande au pays du Cèdre» de l'artiste Djahida Houadef.

GALERIE D'ART SIRIUS (139, BD KRIM-BELKACEM, TÉLEMLY, ALGER)
Chaque jour : Exposition collective de peinture par les artistes Valentina Ghanem, Rachid Djemai et Rachid Nacib.

SALLE IBN-KHALDOUN (ALGER-CENTRE)
Jusqu'au 19 avril : Film *Les portes du soleil : Algérie pour toujours* de Jean-Marc Minèo (Algérie, 2015). Avec Zakaria Ramdane, Smaïne Faïrouze, Lorie Pester, Christophe Quarteron, Ahmed Benaïssa, Mike Tyson, Sonia Kouninef et Abdelkader Djeriou. Prix du billet : 300 DA. 4 séances par jour (1re séance à 13h, dernière à 19h). Interdit aux enfants moins de 12 ans.

SALLE ESSAÂDA (EX-LE COLISÉE) D'ORAN
Jusqu'au 19 avril : Film *Les portes du soleil : Algérie pour toujours* de Jean-Marc Minèo (Algérie, 2015). Avec Zakaria Ramdane, Smaïne Faïrouze, Lorie Pester, Christophe Quarteron, Ahmed Benaïssa, Mike Tyson, Sonia Kouninef et Abdelkader Djeriou.

ESPACE DE LOISIRS ET DE DÉTENTE POUR ENFANTS KIDZLAND (CHÉRAGA, ALGER)
Chaque jour : Spectacles d'attractions pour les enfants de 3 à 12 ans.

GALERIE ASSELAH (RUE ASSELAH-HOCINE, ALGER-CENTRE)
Jusqu'au 16 avril : Exposition de peinture par l'artiste Amel Benghezala.